

COMPTES RENDUS DES TRAVAUX UNIVERSITAIRES

Aïmène SAID : Le logement social à Oran. Nouvelle politique de l'habitat et retombées locales.

Magister, géographie, option 'aménagement de l'espace'. (Directeur de thèse : Abed BENDJELID). 324 p., 155 tab., 55 fig., université d'Es-Sénia, Oran, 06.10.2002.

Ce volumineux magister traite d'une question d'actualité, peu abordée jusqu'à présent dans son nouveau contexte, à savoir celle du logement social en Algérie. Sujet délicat certes, mais sujet neuf aussi ; c'est dire l'énorme travail de défrichage effectué par Saïd Aïmène : définition des mots, classification des différents programmes de logement social en Algérie, collecte studieuse dans le maquis des textes réglementaires produits, tri des circulaires et instructions ministérielles généralement inaccessibles au commun des chercheurs... D'ailleurs, la reproduction en annexe de quelques circulaires (relance de l'habitat, gestion du patrimoine foncier...) contribue à enrichir la recherche sur ce thème.

Le candidat aborde en premier lieu le contexte national dans la situation de crise qui a entraîné l'application du programme de l'ajustement structurel en 1994, puis étudie les mécanismes qui ont été mis en place pour suivre et réaliser la "*nouvelle politique de l'habitat*", concept qui est plus affirmé que démontré. En second lieu, l'auteur tente d'exposer l'approche de l'histoire du logement social à Oran en faisant le point, se fondant sur les différentes phases d'extension spatiale et sur les divers programmes reçus par la ville. L'étude comporte aussi des passages portant sur les mécanismes de production et d'accession au logement social et sur les différentes filières de production du logement à Oran. Toutefois, la densité de données statistiques fournies à différentes échelles ne facilite pas, parfois, la compréhension de l'analyse de ce fait.

La troisième partie de cette recherche repose sur une étude de cas relative au logement social dans la Cité El-Amèle, localisée à la périphérie d'Oran, au sein de la commune d'El-Kerma... et au contact du bâti résidentiel de l'agglomération secondaire de Nedjma (Chteibo, ex-L'Etoile). Cette approche géographique classique apporte de nombreux éléments qui éclairent le lecteur sur la formation de cette cité, sa population, l'accession différenciée au logement, les modifications architecturales apportées au bâti, les rapports à l'espace résidentiel...

Il faut relever que la question se rapportant à l'insertion des habitants de la Cité El-Amèle dans l'économie de la métropole régionale est à peine esquissée.

Abed Bendjelid

Fatiha BERRAHI : Contraintes à l'intensification d'un périmètre irrigué algérien : le cas de Sig (wilaya de Mascara). Magister, géographie, option « aménagement de l'espace ». (Directrice de thèse : Khédidja REMAOUN). 148 p., 19 fig., université d'Es-Sénia, Oran, 05. 12. 2001.

A travers ce sujet portant sur le périmètre irrigué du Sig, périmètre moderne au passé prestigieux, Fatiha Berrahi donne au lecteur une série foisonnante d'informations qu'il faut décoder et organiser. A l'intérieur de cet espace irrigué qui connaît de grandes contraintes de fonctionnement, les plus importantes apparaissent dues aux facteurs humains. En effet, politiques institutionnelles et stratégies privées semblent diverger et, l'enjeu qu'est l'appropriation foncière du sol y tient un rôle essentiel car, en définitive, les contraintes naturelles apparaissent secondaires face aux arbitrages du Centre et aux logiques sectorielles étatiques et privées qui pénalisent encore l'agriculture irriguée.

Les impacts des réformes foncières successives, menées depuis 1962 au sein des exploitations agricoles, la répartition de l'eau, le travail agricole et le système de culture peuvent être décelés et lus à travers le texte rédigé. Beaucoup d'idées exposées sont passablement commentées dans un texte alourdi par quelques digressions. Néanmoins, l'auteur relève une reprise agricole qui semble se dessiner localement depuis la récupération par leur propriétaire de terres nationalisées lors de la réforme agraire de 1971.

Dans un périmètre irrigué où l'extensification est largement pratiquée dans quelques secteurs géographiques, il apparaît que la construction d'agglomérations villageoises au sein du périmètre perturbe une agriculture déjà touchée à la fois par une sécheresse décennale, une longue absence de l'entretien des drains et la mobilité professionnelle des actifs employés dans le secteur.

La question foncière reste posée tout comme le nécessaire arbitrage se rapportant à la distribution de l'eau entre la consommation urbaine, l'industrie et l'agriculture. Relevons toutefois, le gros effort fait par l'auteur en matière de collecte statistique et de cartographie automatique.

Abed Bendjelid

Myriam MAACHI-MAÏZA : La composition architecturale dans l'œuvre de Fernand Pouillon. Cas d'étude : projets situés dans le Sud-ouest algérien.

(Directeur de recherche : Ammara BEKKOUCHE). Magister en architecture, option Habitat saharien, 124 p., 53 figures, 24 photos, 15 planches. Centre universitaire de Béchar, 2002.

Ce travail qui inaugure les soutenances de magister au Département d'architecture du Centre universitaire de Béchar, introduit une réflexion qui se veut spécifique à travers une problématique sur la composition architecturale. Sa logique consiste à décrypter quelques-unes des réalisations de l'architecte Fernand Pouillon dont l'Algérie a largement hérité : une œuvre abondante, riche et multiforme. Bien qu'un regain d'intérêt le concernant, semble animer les débats en France, l'étude conserve son originalité par rapport à un travail de terrain et des objets analysés que sont les hôtels Mekter, Rym et Gourara, situés dans l'espace saharien.

Partant de l'existence de la richesse d'une œuvre architecturale relativement accessible, l'étude propose de faire découvrir ses dimensions patrimoniale, esthétique et pédagogique. La question posée : peut-on attendre que la composition architecturale instruisse différemment le projet d'architecture ? s'avère-t-elle opportune à un moment où de plus en plus de voix s'élèvent contre les nouvelles manières de construire sans référence aux cultures locales ?

Son développement pour comprendre les principes de composition chez Fernand Pouillon, passe par une lecture morphologique des projets cités et par une recherche théorique sur la notion de composition architecturale qui est définie suivant différentes sociétés. Les modes et objectifs de la composition ont pu être révélés en procédant par une analyse basée sur la décomposition.

En conclusion, l'étude, au-delà de nouveaux questionnements pour poursuivre la recherche, rapporte l'importance, mais aussi la complexité relatives à la diversité et la multiplicité des systèmes compositionnels. Elle s'appuie en outre, dans son ultime paragraphe sur quelques citations d'auteurs où celle de Bernard Huet peut générer bien des méditations : « La conception du local chez Fernand Pouillon ne relevait pas d'une pensée régionaliste, mais d'une posture moderne... ».

Ammara Bekkouche

Barkahum FERHATI : Lecture d'histoire sociale de la prostitution : le cas de la « prostitution dite « Ouled-Naïl » à Bou-Saada (1830-1962) ». (Directrice de thèse : Lucette VALENSI), E.H.E.S.S., 2002.

Voilà un bon et beau sujet. Un beau sujet parce qu'il concerne une question encore neuve au Maghreb, la prostitution, souvent évoquée par la littérature, mais largement ignorée des sciences sociales, alors que la sexualité, ressort essentiel de toute société humaine, permet de rendre mieux intelligible aussi bien le rapport colonial que certaines pratiques propres à la société autochtone. On peut parler en effet d'un véritable oubli des sciences sociales, du moins jusqu'à une époque très récente, en tout cas pour l'Algérie. L'innovation est venue de Tunisie, avec un essai de Abdelwahab Bouhadiba sur *La sexualité en Islam*, resté sans équivalent à ce jour, prolongé bien plus tard par des études de cas. Un article de Mohamed Kerrou et Moncef M'halla sur la prostitution à Tunis aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, a ouvert la voie, avant que Delenda et Abdelhamid Larguèche ne lui consacrent un livre, *Marginales en terre d'Islam*, centré lui aussi sur le cas de Tunis à l'époque des beys, jusqu'à la veille du protectorat. On attendait justement qu'une enquête s'intéresse à l'Algérie ou au Maroc, et vienne à son tour lever le voile, ou le tabou, sur une pratique sociale condamnée par l'orthodoxie religieuse et refoulée par la mémoire collective.

Barkahum Ferhati s'est judicieusement attelée à cette tâche à propos de l'Algérie. Sa thèse vient donc à son heure. Mais son travail ne se contente pas d'étendre à l'Algérie les connaissances acquises sur la Tunisie. Ce beau sujet est aussi un bon sujet parce qu'il présente au moins deux dimensions fécondes. D'une part, il prend pour base d'étude l'évolution du groupe social qui a précisément servi en Algérie de support à la représentation littéraire et iconographique orientaliste de la sexualité vénale, celui des supposées « prostituées-danseuses » *Ouled Naïl*, immortalisées par la photographie d'un Geiser, ou la peinture d'un Dinet. On quitte donc l'espace de la ville-capitale : Tunis, ou Alger, pour aborder la question depuis « l'intérieur du Maghreb », sous l'angle d'une pratique de la prostitution, réelle ou supposée, qui serait propre au monde social des Hauts-Plateaux et du Sud algérien, ainsi qu'à un groupe gentilice, celui dit des Ouled Naïl. D'autre part, on s'installe dans le temps également spécifié de la période coloniale, pour suivre l'évolution d'une pratique rapidement contrôlée et récupérée par l'administration coloniale, mais aussi à la fois réappropriée puis repoussée par la société autochtone.

Née à Bou Saada, cité oasienne quasi identifiée à la tribu des Ouled Naïl et à l'attraction de ses almées, à deux pas du mausolée de Dinet, issue elle même d'une famille, d'une fraction, et d'une confédération dont l'ancêtre éponyme donne son nom au centre de l'Atlas saharien, Barkahum Ferhati est bien placée pour aborder cette question complexe. Elle le fait avec un grand courage, de manière à la fois émouvante et pertinente.

Dès l'introduction, elle prend son sujet « au corps », et son lecteur aux tripes, en y intégrant un « récit de vie », évoquant sa propre éducation, assujettie à un code moral d'autant plus strict qu'il devait résister à l'opprobre jeté sur un nom gentilice devenu métonymique et infamant. Elle revient, lors de sa soutenance, sur le stigmate qui l'a frappée, elle et son groupe, depuis son enfance. Ce stigmate, il fallait en comprendre la genèse et la raison, pour le surmonter, avant qu'il ne parvienne à la dignité d'un objet scientifique. On aura compris que cette analyse est aussi une auto-analyse. Mais inversement, cette épreuve personnelle apporte une dimension qualitative difficile à atteindre par l'approche sociologique ordinaire, ou même par le classique protocole d'enquête ethnologique médiatisé par l'informateur. Disons le sans plus attendre, là est sans doute le meilleur de la thèse, dans la mesure où celle-ci restitue, de l'intérieur, en l'objectivant, un cadre social, matériel et mental d'expérience, après que l'impétrante ait constitué sa propre famille en objet d'étude. Rien ne le montre mieux, dès le premier chapitre, que ce développement consacré au statut de la « deuxième épouse » ou « épouse de plaisir », au rite de son installation séparée dans la maison, à la revanche éventuellement longanime de la « première épouse ». Le « portrait de femmes » qui le soutient ne renvoie pas à un modèle réducteur mais à des personnages vivants et des situations concrètes. Il met au jour des histoires personnelles chaque fois différentes et des ajustements négociés très variés entre femmes au sein de la famille. Rien sinon les derniers chapitres descriptifs sur la danse ou le vêtement, rendus possibles à ce degré de précision par l'œil expert de celle qui est née avec cela même qu'elle décrit, par exemple, le costume d'apparat de la danseuse.

Barkahum Ferhati ne s'en est pas tenue toutefois à l'observation sociologique d'une pratique « dérogeante » de la sexualité, et à la description ethnographique de la danse ou du vêtement qui spécifient la femme *Ouled Naïl*. Elle tente d'éclairer l'évolution de la prostitution en Algérie coloniale, et son devenir à Bou Saada en particulier, à partir du statut problématique de la « danseuse » *Ouled Naïl*, à la fois réel et fantasmé. Pour débusquer l'imaginaire colonial et montrer que ce

dernier finit par déformer la réalité sociale au point d'identifier la prostituée à la seule *Ouled Nail*, elle diversifie et déplace ses sources sur près d'un siècle: depuis la première réglementation administrative coloniale, policière et sanitaire, dès 1830, jusqu'aux dernières enquêtes « sociologiques » diligentées par Emile Dermenghem, en pleine guerre d'indépendance, sans oublier la littérature coloniale des romans et récits de voyage, ainsi que l'iconographie orientaliste.

Le développement d'ensemble en quatre parties paraît cohérent. Mlle Ferhati commence par « déconstruire » le mythe colonial qui fait écran à la lecture du réel, exhume ensuite la politique coloniale de la prostitution, qui se redouble au Sud, notamment à Bou Saada, d'une folklorisation pour touristes de la « prostituée-danseuse », avant de la rendre à elle même dans son corps, en tant qu'elle chante et danse, en tant qu'elle se pare et se prépare pour les hommes, mais aussi pour elle même, et finalement pour toutes les femmes..

Deux hypothèses soutiennent l'ensemble de ce travail et emportent la conviction du lecteur. La première est explicite, quoique insuffisamment formulée. Elle renvoie d'un côté à « l'ethnisation » de la danseuse-prostituée *Ouled Nail* par le discours et la pratique du colonisateur. Le discours est en phase avec la représentation orientaliste. La pratique répond au besoin d'un service pour l'Armée et d'un marché pour le tourisme. De l'autre, elle renvoie au déclin et à la disparition d'une pratique vénale de la sexualité moins dégradante et humiliante que celle qui a été importée par le colonisateur. La dégradation est liée à cette importation. Le déclin et la disparition sont dus à la réaction d'un islam citoyen réformateur et puritain, dans les années 1930, réaction reconduite par le FLN pendant la guerre d'indépendance, et finalement réactivée jusqu'à la violence extrême par l'islamisme des années 1980. La seconde hypothèse est implicite et conduit à penser renvoie que l'art de ces professionnelles de la séduction qui, notamment par le biais de la seconde épouse, mais pas seulement, apparaissent paradoxalement pour les autres femmes moins comme des ennemies que comme des amies, les transforme en médiatrices et en « éducatrices ».

Si intéressant et heuristique soit-il, le travail de Melle Ferhati n'est pourtant pas sans défauts. Il présente une riche documentation et des perspectives d'analyse passionnantes qui appellent le dialogue et le débat, mais aussi des faiblesses, qui laissent quelques regrets.

Sur la forme, trop de scories gênent la lecture, même si elles sont sans incidence sur le fond. Un certain nombre d'assertions sont erronées: Bellounis n'est pas un dissident du FLN mais du MNA (p.11), Sétif n'est pas la frontière entre la Petite Kabylie et la Grande Kabylie (p.295), la

flûte n'a pas disparu de la littérature après 1900 (p.298). D'autres assertions sont hasardeuses: le rapport entre coquetterie et prostitution (p.40), le « côté accidentel de la prostitution juive » (p.125), les scènes de Dinet relatives aux femmes dans l'oued, qui suggèreraient l'orgie (p.303). D'autres encore ne sont pas étayées par des raisonnements convaincants: Dermenghem, à propos de la généalogie des Ouled Naïl (p.84-85) ; par des sources précises ou des citations adéquates: Mathéa Gaudry à propos de la prostitution sacrée (p.89), les « traditions du prophète » à propos de l'épilation, et de la prostitution elle-même (p.130, p.133) etc. Certaines catégories sont employées à tort l'une pour l'autre: la « naturalisation » est confondue avec l'accession à la « citoyenneté » (p.26). Trop d'auteurs sont cités en deuxième main (ex. Carette d'après Ageron p.89). La datation est parfois manquante, ou fragile : ainsi, pour l'avènement du tourisme, on évoque « l'âge d'or des années 1930 », alors que cette formule vaut beaucoup mieux pour les années 1900, et même 1920. On regrettera aussi l'absence de cartes, au moins celle que donne Dermenghem dans *Au pays d'Abel*, ainsi que celle de quelques tableaux.

Bien entendu, les problèmes essentiels sont ailleurs. Sur le fond, on peut tout d'abord discuter du titre et du plan. Le titre, qui concerne expressément « la prostitution dite Ouled Naïl à Bou Saada », manque de correspondance avec le contenu, qui dans toute la deuxième partie (120 pages, soit le tiers du travail) porte sur la prostitution dans l'Algérie coloniale, en fait essentiellement à Alger. En outre, la quatrième partie, si intéressante soit-elle, concerne plus l'ethnographie de la danseuse Ouled-Naïl que le rapport de cette dernière, en tant que « prostituée-danseuse », avec le monde des femmes de Bou-Saada. C'est donc la construction même de la thèse en quatre parties qui fait problème. Sans doute aurait-il fallu étoffer substantiellement les parties 1 et 3, et reconstruire l'ensemble à partir d'elles.

Le deuxième problème de fond renvoie à l'appellation Ouled Naïl et à l'opération de déconstruction- reconstruction à laquelle Mlle Ferhati procède pour donner tout son sens à la catégorie, ou plutôt aux différents contenus de sens, populaires et savants, dont elle est investie (1^{ère} partie).

Il n'y a pas de doute que la stigmatisation étendue à toute la tribu (en fait une vaste confédération), surtout à partir du discours puritain de l'Islah des années 1930, a été vécue très douloureusement par les femmes de Bou Saada et des Hauts plateaux ou d'ailleurs, assignées à leur origine tribale, et renvoyées à la mauvaise conduite de leurs sœurs. La peur a suivi l'opprobre, en raison de la menace physique, pendant la guerre d'indépendance, et bien plus encore dans les années 1990, sous la pression de l'hystérie islamiste. On comprend d'autant mieux la difficulté

de l'enquête et le courage qu'il a fallu à Mlle Ferhati pour enquêter in situ sur un sujet tabou dans un tel contexte. Il ne faut pas pour autant simplifier le discours relatif à l'Ouled Naïl, y compris le discours masculin « indigène », même celui des Hauts-plateaux. Bien souvent, dans le langage masculin du Sud, la *naïia*, « professionnelle » ou pas, n'est pas stigmatisée comme prostituée, mais valorisée comme experte en amour. Le GIA n'a pas tout fait disparaître d'un coup.

J'adhère néanmoins volontiers à l'idée d'ethnicisation de la prostitution en tant que représentation coloniale réductrice et fautive renvoyant à la « simplification ethnique ». Mais j'observe que ce processus de réduction, très général au Maghreb (et d'ailleurs universel), est propre tout aussi bien à la représentation vernaculaire du rapport entre activité ou métier et origine. Et ce notamment en ville, mais aussi dans les petits centres de l'intérieur et sur les marchés, où le marchand de beignet est *tounsi* (tunisien), l'épicier *soussi* ou *mzabi*, (mais le bougnat n'est-il pas auvergnat ?). Ensuite, il me semble que la réduction métonymique de la prostituée à l'*Ouled Nail* est moins systématique et plus tardive qu'il n'est dit. Fromentin, en 1853, met ensemble *Ouled Nail* et *Azria*. Le peintre Guillaumet, cité par B. Ferhati elle-même, ne mentionne pas spécifiquement l'Ouled Naïl. Pas davantage le Comité d'hivernage, qui vante pourtant dans une brochure de 1897 les plaisirs du Sud. Quant à Charles de Galland, maire d'Alger, et auteur de référence au tournant du siècle, il met sur le même plan *naïlia* et *sadaoui'a*, sans que celle-ci ne se réduise à celle-là.

J'adhère aussi à l'idée que l'émergence économique du marché touristique joue un rôle important et peut-être décisif dans le processus de qualification ethnique, à condition de situer plus exactement le tourisme du Sud dans sa chronologie, et de ne pas oublier les militaires dans la confection du mythe. Par ailleurs, je me demande s'il n'y a pas à établir, en liaison avec l'émergence de ce marché, une corrélation forte entre la réduction ethnique de la prostituée-danseuse à l'*Ouled Nail* et une phase historique de la représentation coloniale comprise entre 1910 et 1930, dates rondes. Le peintre Dinet servant de vecteur et de lien entre « Belle époque » et après-guerre, entre la période indigénophile du gouverneur Jonnart et la préparation du Centenaire, qui concentre et duplique avec des moyens considérables un discours exotique bientôt pris à contre-pied par la crise des années 1930.

Mais d'autres problèmes se posent. Pour déconstruire la catégorie *Ouled Nail*, Mlle Ferhati procède à une distinction entre « sens commun » et « représentations de la littérature d'érudition et romanesque » dont on ne voit pas très bien le principe effectif de classement. Elle semble mettre

dans un même bouquet ou sur le même plan des auteurs de valeur très différente et appartenant à des registres très différents (le capitaine Pein et Marie Bugéja, voire Edmond Doutté et Simone de Beauvoir). Inversement, elle disjoint ou sépare des auteurs relevant pareillement des sciences sociales (Masqueray, Doutté, Dermenghem). Surtout, elle avance un certain nombre d'hypothèses assez peu convaincantes sur diverses raisons possibles d'une focalisation stigmatisante sur les Ouled Naïl. La stigmatisation serait le fait de citoyens, mais cela n'explique pas pourquoi elle porterait spécifiquement sur *l'Ouled Naïl*, puisqu'elle est connue de longue date à Alger, sans cette spécification. Les références à l'origine (esclaves venus d'Arabie), à la tente rouge hospitalière (rapprochée de la couleur rouge des maisons de prostitution de Tunis), à la légende du « saint vengeur », paraissent encore plus fragiles.

S'agissant de reconstruire la catégorie, B. Ferhati avance l'idée qu'on peut distinguer deux catégories d'Ouled Naïl installées dans la dérogance sexuelle, la prostituée des quartiers réservés ou du « café de la joie », et la femme libre ou « courtisane ». L'hypothèse de la femme libre « invisible aux voyageurs et aux étrangers » est intéressante, mais manque de vigueur démonstrative. On ne peut pas dire à la fois que « la littérature de voyage l'a occultée » (p.61) et « qu'elle en a retenu des éléments » (p.62), sans préciser lesquels. La référence elliptique à Dozy, qui d'ailleurs ne relève pas de cette littérature, ne suffit pas. On sait, notamment par les militaires, que la « prostitution » et la « courtisane » ne sont pas ignorées dans d'autres régions et d'autres tribus, en Kabylie pour le premier cas, dans les Aurès pour le second, avec la *'Azrié*, qu'un bon observateur comme Fromentin met précisément en équivalence avec *l'Ouled Naïl* etc. D'autres indices laissent supposer que la sexualité dérogeante ne se ramène sans doute pas à la simple opposition entre quartier réservé et courtisane.

Enfin, je ne crois pas que l'on puisse penser la situation introduite par la période coloniale comme spécifiée par l'introduction d'un modèle dualiste opposant le système traditionnel de la prostitution indigène au nouveau système européen de la prostitution, même si ce dernier est stigmatisé lui aussi, et justement, mais par les Européens cette fois, artistes de passage (Fromentin) ou natifs d'Algérie (Lucienne Favre), comme autrement plus dur et moins respectueux de la dignité humaine. Car il existe bien aussi à l'époque turque, au moins dans les grandes villes, une sorte de dualisme fondé sur le clivage entre la prostitution organisée par le pouvoir politique, avec l'institution du *mezouar*, contrôlant des filles fichées travaillant dans des maisons réservées, et le reste des pratiques sexuelles dérogeantes non contrôlées par l'Etat, ce qui

concerne aussi bien la sexualité accordée à l'esclavage domestique, à l'homosexualité, à la zoophilie etc.

Au fond, on aurait souhaité que Barkahum Ferhati ait encore densifié son enquête, notamment du côté de la source orale, et aille encore plus loin dans l'utilisation de son matériel. Mais c'est le propre de tout travail novateur de stimuler notre réflexion et de renforcer notre exigence.

Omar Carlier

Laure PITTI : Ouvriers algériens à Renault-Billancourt de la guerre d'Algérie aux grèves d'OS des années 1970.

Contribution à l'histoire sociale et politique des ouvriers étrangers en France.

Thèse d'histoire, sous la direction de René GALLISSOT, (2002)

L'objet de cette thèse est d'étudier l'histoire des Algériens en France sous son versant ouvrier. L'usine Renault de Billancourt a été choisie comme cadre de l'étude à double titre : d'une part, elle est, dans la période considérée (1954-1975), l'usine qui, en France, emploie le plus grand nombre d'Algériens ; d'autre part, principale usine de Renault, entreprise nationalisée, elle met en présence trois acteurs : gouvernement, direction, ouvriers. Considérant qu'*ouvrier* peut s'entendre dans une double acception — professionnelle et politique — et que l'espace de l'usine peut être défini à la fois comme espace de production et comme espace de luttes, j'ai choisi de retracer l'histoire des ouvriers algériens à Renault-Billancourt au travers de ces deux axes. On comprend alors la pertinence de la période choisie, dont les bornes diffèrent selon l'axe considéré (1946-1974 pour ce qui est de l'évolution de l'emploi des Algériens à Renault et plus largement dans le secteur automobile ; 1954-1975 pour ce qui est des luttes).

Cette recherche s'appuie sur un corpus de sources composé principalement des études et rapports que la Direction du Personnel de l'entreprise consacre, dans la période, à sa main d'œuvre "nord-africaine" puis algérienne ; du traitement statistique d'un échantillon de 993 ouvriers algériens embauchés à Billancourt entre 1950 et 1973, que j'ai élaboré à partir du fichier du personnel de Renault ; de fonds d'archives des confédérations et sections syndicales, de groupes militants et des organisations nationalistes algériennes (pour la période de la lutte d'indépendance algérienne) ; enfin d'une enquête orale, composée de 12 entretiens menés auprès d'ouvriers algériens de l'usine Renault de

Billancourt, de militants nationalistes algériens et de militants politiques et syndicaux français.

Dans une première partie, j'étudie l'évolution de l'emploi des ouvriers algériens à Renault-Billancourt du début des années 1950 au milieu des années 1970, période au cours de laquelle ceux-ci y incarnent la figure de "l'OS immigré". Je montre comment cette évolution s'inscrit au croisement de processus migratoires particuliers (ceux d'une immigration coloniale d'abord, mais qui perdure après l'indépendance algérienne) et de la mutation des modes de production de l'industrie automobile (passage d'une production en très grande série à une production de masse, automatisation, déqualification de la force de travail). Cette étude démontre que le recours à une main d'œuvre coloniale puis étrangère s'inscrit comme un élément structurel de la croissance de l'entreprise et plus largement du secteur automobile, non pas seulement depuis la fin des années 1960, comme le voudrait la *doxa* inaugurée dans les années 1970 et *a fortiori* 1980, mais dès le début des années 1950. Cette histoire ancienne invite vivement à repenser la thèse selon laquelle le recours à la main d'œuvre étrangère a été un handicap pour l'industrie française parce qu'il a freiné l'innovation et l'investissement technologique, thèse particulièrement répandue lors des premières restructurations du secteur automobile en 1983-1984. Si la question dite des sureffectifs d'OS, et donc d'étrangers, a été assimilée, notamment lors de "l'affaire Talbot", à l'une des principales causes du vieillissement de l'appareil industriel, l'histoire du recrutement des Algériens à Billancourt montre que ces OS ont été, depuis le début des années 1950, la figure nécessaire de la rationalisation de l'appareil productif.

Dans une deuxième partie, l'étude des trajectoires professionnelles d'ouvriers algériens à Renault et en amont de leur embauche dans l'entreprise, menée sur la base du traitement statistique de l'échantillon constitué, vise à déterminer si, sur le plan du travail et des carrières, les Algériens forment une entité homogène à Billancourt — comme le laissent à entendre les discours que l'encadrement et la Direction du Personnel tiennent à l'endroit de ces ouvriers, jugés particuliers et distincts des "métropolitains" (terme utilisé jusqu'à la fin des années 1960) notamment en matière de formation, d'aptitudes et d'expériences professionnelles. L'analyse menée sur cet échantillon montre que les ouvriers algériens font l'objet d'une gestion discriminée et spécifique qui perdure au-delà de la période coloniale. Celle-ci apparaît en effet clairement à l'aune de l'homogénéité des classifications professionnelles et des affectations à l'embauche comme de la (non) progression de

carrière des ouvriers de l'échantillon, qui contraste avec leurs expériences multiples et variées du travail ouvrier en amont de leur entrée dans l'entreprise. En outre, l'étude de ces trajectoires dans la durée démontre combien la migration algérienne s'inscrit, dès le début des années 1950, dans ce "deuxième âge" théorisé par Abdelmalek Sayad, lequel bat en brèche la dichotomie traditionnellement admise entre "immigration de travail" et "immigration de peuplement".

La troisième partie est consacrée aux formes et motifs d'engagement des ouvriers algériens dans l'espace de l'usine. J'y étudie plus particulièrement trois séquences d'actions collectives, auxquelles les ouvriers algériens participent ou qu'ils initient : la lutte d'indépendance algérienne qui prend, à Renault-Billancourt, des formes singulières mais ne scinde pas strictement les ouvriers entre Algériens et Français ; la grève de mai-juin 1968 qui signe l'émergence de nouveaux modes de regroupement, au travers notamment d'une "plate-forme de combat des ouvriers immigrés" de l'usine, par laquelle ceux-ci se revendiquent comme "ouvriers de France" ; les grèves dites d'O.S. de la première moitié des années 1970 qui, tant par leurs mots d'ordre que par les formes d'action adoptées, marquent une rupture entre ouvriers et organisations syndicales. L'étude de ces différentes séquences d'actions collectives montre, d'une part, que les notions de "communauté algérienne" et *a fortiori* "immigrée" ne sont pas pertinentes pour rendre compte de l'évolution des motifs d'engagement et des formes de regroupement dans l'espace de l'usine ; elle amène, d'autre part, à discuter la catégorie de mouvement ouvrier dans la conjonction que celle-ci opère entre ouvriers et syndicats.

Au terme de cette recherche, on mesure l'intérêt de considérer l'espace de l'usine dans sa singularité lorsque l'on étudie l'histoire des ouvriers étrangers en France, offrant une perspective nouvelle à une histoire de l'immigration (trop) souvent centrée sur le hors-travail.